

### *Lecture « européenne »*

Vous avez bien voulu m'inviter à parler dans le cadre de Journées consacrées à l'Europe. Vous n'attendez pas de moi, je le sais, une conférence académique sur la question européenne ; vous n'exigez pas nécessairement que je vous confesse mon opinion (d'ailleurs éminemment favorable) sur l'entrée éventuelle de la Suisse dans la Communauté.

Pourtant, et j'espère que vous me le pardonnerez, je ne puis faire abstraction du cadre général dans lequel vous m'avez invité, et je ne puis m'empêcher, fût-ce par la bande, fût-ce par métaphore, fût-ce au travers de lectures, de vous entretenir de cette Europe qui me préoccupe et me passionne comme elle préoccupe et passionne tout un chacun. Ce soir, je ne pourrai tout à fait taire ce sujet, l'Europe. Et même si je compte bel et bien vous lire quelques extraits de mes ouvrages, je le ferai dans une perspective que je voudrais européenne.

À vrai dire, je n'ai pas eu besoin de me forcer pour cela. Car il se trouve que dans mes romans comme dans mes essais, dans mes premiers livres comme dans mes textes plus récents, les paysages européens, la culture européenne (musique, peinture, littérature, histoire), sont constamment présents ; ils sont même envahissants. Sur l'ensemble de mes 14 romans, j'en compte 4 qui se passent en Italie, 1 en Espagne et 1 au Portugal, 1 à Prague, 1 en Grèce, 3 dans des pays plus ou moins imaginaires, contre

seulement 3 en Suisse — mais pourquoi dire : « contre » ? Après tout la Suisse est en Europe.

Vous m'objecterez immédiatement, et vous aurez bien raison, qu'il ne me suffit pas d'avoir situé l'action ou l'intrigue d'un roman quelque part sur une plage d'Italie ou d'Espagne, ou même face au Dôme de Florence ou sur l'Acropole, pour mériter le nom d'écrivain européen, ni même pour prouver que l'Europe est vraiment au centre de mes préoccupations. Toute la question est de savoir si l'écrivain qui vous parle est simplement friand de décors exotiques ou si réellement il aspire, de tout son être, à élargir son horizon naturel, culturel et humain. Cependant, cette question, c'est le lecteur qui la résoudra. Pour moi, je puis seulement affirmer que je n'ai jamais choisi le lieu géographique de mes romans par simple envie de faire du tourisme, à la manière dont certains auteurs de séries policières à succès envoient leur détective favori dans tous les pays du monde, histoire de varier le décor et de faire voyager le lecteur à peu de frais.

Toujours, et dès le premier instant de ma vie littéraire, dès le premier âge de ma conscience, j'ai eu soif des richesses culturelles de l'Europe (et du monde entier, d'ailleurs). J'en avais un besoin absolu, pour simplement vivre et me connaître, et si mes livres, par malheur, devaient donner au lecteur l'impression de simples balades exotiques, j'aurai complètement échoué à transmettre ma passion réelle, à faire entendre ce qui est pour moi l'enjeu réel de l'écriture. Enjeu qui consiste peut-être à comprendre l'homme au miroir de ses créations les plus hautes, à surprendre l'homme au meilleur de lui-même, à répéter sur tous les tons un acte de foi dans les pouvoirs de l'esprit et les possibilités de l'âme.

Bien sûr, l'Europe dont il est alors question est une Europe éminemment « culturelle » ; je la sens toute proche de cette

fameuse « Europe romantique » si chère au cœur de Guy de Pourtalès en qui je reconnais un maître. Et c'est l'occasion de vous dire, dans cette même perspective que je crois européenne, à quel point la *musique*, entre tous les arts, revêt pour moi une importance vitale. La plupart de mes romans sont tout habités par la musique. En outre, j'ai consacré un essai à l'un des compositeurs marquants de notre siècle (*Alban Berg*). Or, c'est une banalité de le rappeler, la musique, plus encore que la littérature, est un art qui se rit des frontières nationales ; la musique n'est pas une aventure française, allemande, italienne ou suisse ; c'est une aventure européenne. Et si ce n'est pas une aventure européenne, c'est alors une aventure aux dimensions du monde. Mais certainement pas une affaire locale. Avoir besoin de musique, c'est par excellence avoir besoin d'Europe.

Je le répète et j'en ai la plus vive conscience, je vous parle ici d'une Europe culturelle, apparemment fort éloignée de l'Europe économique ou politique. Mais ne nous fions pas aux apparences. Ma conviction est qu'il n'y a pas de fossé, pas d'hiatus entre les différents domaines de la vie, entre les différents étages de l'âme et de l'esprit ; et que les plus hautes ambitions, dans le domaine politique, sont indissociables des plus hautes découvertes et des plus riches aventures de l'individu — bref, du destin de ce qu'on appelle la culture. En d'autres mots plus simples, l'invention démocratique, à l'évidence, fait partie de la culture ; elle est un fait de culture. Et même si l'on ne saurait établir des relations trop simplistes, de cause à effet, entre des mondes hétérogènes, il est assez clair qu'une Europe sans Sophocle et sans Thucydide, sans Montaigne et sans Montesquieu, mais également sans Rembrandt ou sans Beethoven, serait une Europe sans démocratie et sans droits de l'homme. Tout ce qui honore la qualité humaine, la

qualité de chaque individu humain, rend possible la démocratie.

\*

Mais assez de préambules. J'en viens aux quelques extraits que je voudrais vous lire. Je commencerai dans un registre qui peut paraître peu conforme au discours que je viens de vous tenir. Il s'agit en effet d'un texte bien « helvétique », et très critique à l'égard de notre pays. Critiquer la Suisse, voilà certes qui n'est pas nouveau chez les écrivains suisses. C'est même un de leurs thèmes douloureusement favoris. Dans le cas présent, néanmoins, même si je ne prétends pas à l'originalité absolue, je crois que la critique en question est beaucoup moins sociale que métaphysique — ou esthétique, au sens le plus sérieux que ce dernier terme puisse assumer : mon héros voit notre pays comme l'ennemi silencieux et furtif de création et finalement de toute vie.

Dans ce passage, qui est tiré d'un roman de jeunesse (*Une seule vie*), mon personnage n'exprime donc pas tant l'indignation politique d'un individu qui s'en prendrait à la Suisse des fiches et du secret bancaire, mais la souffrance d'un être qui sent son horizon par trop limité, dans un pays et devant un paysage dont l'achèvement même, la perfection même le laissent profondément insatisfait, et le contraignent à découvrir d'autres horizons.

*Une seule vie*, pp. 97-8.

À ce texte je pourrais en ajouter un second, tiré d'un roman plus récent (*Musique*). Ce roman raconte une nouvelle version de la relation toujours délicate et conflictuelle entre le créateur et le critique. Il y est en effet question d'un pianiste qui cherche à se

venger d'un critique musical qui lui a dénié tout génie. Mais au-delà de cette querelle, mi-tragique mi-mesquine, entre deux individus, le personnage du critique est une incarnation de la Suisse tout entière, ressentie comme le lieu le plus ennemi qui soit de toute création, de tout risque créateur, et finalement de toute vie :

*Musique*, pp. 49-50, 98-99.

Bien sûr, si cette révolte est peut-être nécessaire et salutaire, elle ne suffit pas. Ce qui compte, c'est l'approche positive de la création. Et si le lieu qu'on occupe nous étouffe, il faut s'en éloigner pour respirer, plutôt que de passer son temps à gémir dans les chaînes. Quitte à revenir plus tard, dans d'autres conditions, et pourvu d'autres forces. Ce qui compte, c'est de cerner le mystère des lieux et des temps qui font avancer l'humanité, et lui donnent d'elle-même une conscience nouvelle.

C'est dans cet esprit que je me suis éloigné dans l'espace et dans le temps, pour écrire un roman intitulé *Le dixième ciel*, et qui selon les classifications couramment admises, devrait être qualifié de « roman historique », puisqu'il se déroule en pleine Renaissance italienne, et que je l'ai centré sur le personnage mystérieux de Pic de la Mirandole, ce penseur aujourd'hui encore controversé, cet ami de Botticelli comme de Laurent le Magnifique, dont on ne parvient pas à dire s'il fut le dernier philosophe du Moyen-Age ou le premier héraut de la modernité. Cette ambiguïté, liée à l'intuition même que Pic avait de la liberté humaine, et de la place unique de l'homme dans le monde, place qui consiste à n'en point avoir, à se chercher sans cesse afin d'aller toujours plus loin, cette ambiguïté, donc, faisait par excellence de

ce génie étrange un personnage romanesque. Je veux dire un personnage qu'un romancier peut essayer d'approcher et de creuser ; je pouvais faire vivre Pic de la Mirandole tout en le laissant vivre, sans jamais prétendre à l'enfermer dans le carcan d'une interprétation définitive. Pic de la Mirandole — penseur européen par excellence, soit dit en passant, dans la mesure où il a introduit dans la définition même de l'homme ce doute et cette interrogation sur soi qui sont si caractéristiques de la modernité européenne. Voici donc en quels termes je le fais méditer :

*Le Dixième Ciel*, pp. 275-6.

Pour remonter plus haut encore dans le temps, le moins qu'on puisse dire est que *Platon* fut un des ancêtres de la pensée européenne. Ma formation d'helléniste a contribué à m'attacher très fortement à la Grèce antique, qui a posé à l'homme des questions que nous croyons résolues alors qu'elles sont simplement oubliées, hélas. Et j'ai eu l'idée, voilà une dizaine d'années, d'écrire un petit dialogue philosophique à la manière platonicienne ; mais un dialogue qui se déroulerait en plein XX<sup>e</sup> siècle, à la suite d'un bon repas pris en commun dans quelque restaurant bien d'aujourd'hui. Chacun des convives, comme chez Platon, y serait invité à prononcer son discours sur un thème d'intérêt général. Le sujet choisi, une question sur laquelle on ne prononce guère, de nos jours, de harangues publiques, c'était tout simplement la *beauté*. Chacun des personnages de mon dialogue y allait donc de son petit discours sur la beauté. Pour l'un, c'est un argument publicitaire ; pour un autre, une aliénation bourgeoise ; pour un troisième, une brève distraction de la mort. Ainsi de suite, jusqu'au personnage auquel j'ai donné le nom de Platonion, et qui

se risque à faire de la beauté la valeur suprême. Voici ce que donne son discours :

*Le Banquet*, pp. 82-4.

La beauté, pour Platonion, est salvatrice. Tous les personnages de tous mes livres n'en sont pas si sûrs. Certains sont beaucoup moins optimistes, si je puis m'exprimer ainsi. Mais nombreux sont les héros de mes ouvrages pour qui la beauté compte par-dessus tout, parce qu'elle est, notamment et surtout dans l'oeuvre d'art, une façon d'accueillir le monde dans la conscience ; parce qu'elle est la conscience vive du monde. Et c'est par la beauté que l'oeuvre d'art opère la réconciliation du corps et de l'esprit, de l'affectif et du politique, du particulier et du général. C'est dans cet esprit que le pianiste du roman *Musique* décrit une oeuvre musicale imaginaire, attribuée à un compositeur non moins imaginaire, mais qui pour lui figure l'image même de l'artiste moderne, tel qu'il pourrait être, tel qu'il est parfois : celui qui assume le monde dans une beauté qui est en même temps clarté, dans une tendresse qui est en même temps intelligence. Le pianiste décrit une sonate composée par ce musicien, nommé J. Kahn, et s'exprime en ces termes :

*Musique*, pp. 127-29.

Pour terminer ce parcours que je crois pouvoir qualifier d'euro péen, j'ai choisi de vous lire un extrait d'un ouvrage encore inédit, qui se présente comme une espèce de *Divine comédie* en miniature. Après avoir traversé l'Enfer moderne, sous les espèces, notamment, d'un asile de vieillards, qui en constitue

l'antichambre, après avoir franchi un Purgatoire situé sur la rive française du lac Léman, que vont grossir ses larmes (des larmes qui le « purgent » de son passé, et, qui sait, de son pays), le nouveau Dante finit par accéder au Paradis, sous la conduite d'une Béatrice qui s'appelle Sophie, c'est-à-dire littéralement la Sagesse, mais qui n'en est pas moins, bien sûr, une adorable jeune beauté. Cependant le Paradis du XX<sup>e</sup> siècle n'est pas, comme celui du XIII<sup>e</sup>, habité par les anges ; il est simplement fait des plus grands et des plus hauts moments de l'humanité historique ; d'abord la naissance du langage, puis les grands envols de conscience grâce auxquels l'être humain a su conquérir une dimension nouvelle de la liberté, un nouveau sens de la vérité, une nouvelle profondeur de l'amour. C'est ainsi que Dante, qui, en compagnie de la jeune Sophie, a la faculté aujourd'hui naturelle de naviguer dans les airs, va survoler d'abord la Grèce antique et mythique, au moment où Oreste est acquitté de son parricide grâce à l'intervention d'Athéna, c'est-à-dire au moment où l'idée de pardon succède, dans l'humanité, à l'idée primitive de vengeance perpétuelle. Puis Dante va survoler la colline du Golgotha, au moment où Jésus meurt, après avoir proposé aux hommes une liberté nouvelle.

*Rencontre de Sophie, pp. 82-84.*

Point besoin de vous faire un dessin : ne dit-on pas depuis toujours qu'Athènes et Jérusalem sont, avec Rome et plus que Rome, les sources de l'Europe ? Mon Dante moderne, après sa rencontre d'Oreste et de Jésus, puis de quelques autres, quittera les parages de la Terre et même ceux du système solaire pour se mettre à parcourir le cosmos tout entier. Tel sera son Paradis.

Mais, obéissant aux lois immuables d'Einstein, il subira la courbure de l'espace-temps, et sa fuite aux confins le ramènera finalement, après des billions et des billions d'années-lumière, sur cette Terre qu'il avait cru fuir. Le héros, finalement, va se retrouver à son point de départ, devant l'asile de vieillards qui l'épouvantait, à l'orée même de l'Enfer. Mais au terme de son parcours céleste, en compagnie de Sophie, il sera moins horrifié, peut-être, par le destin qui de toute façon l'attend : car il aura vu et compris que l'homme n'a pas toujours vécu en vain.